





Nuit noire

Du même auteur

*Hors-bord*

Éditions de l'Olivier, 2014

RENATA ADLER

# Nuit noire

*traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Céline Leroy*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Knopf en 1983,  
sous le titre : *Pitch Dark*.

*Pitch Dark* a été réédité chez New York Review Books  
en 2013, augmenté d'une postface.  
La présente édition française  
est conforme à cette réédition.

ISBN 978.2.8236.0807.6

© Renata Adler, 1983.  
© Muriel Spark, 1983 pour la postface.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour B.*



I

ORCAS ISLAND



Nous courions à fond de train. Le départ fut éblouissant. La mi-course fut éblouissante. L'arrivée fut éblouissante. Ça ressemblait à un parcours de steeple-chase essentiellement composé de haies.

Mais du coup ça ne serait pas du tout un steeple-chase. Ce serait plutôt comme une côte très très raide.

Ils hurlaient, Vas-y, déesse de mes rêves, allez ! Sauf que l'enfant en question n'avait que six ans.

Dans ce cas, est-ce que je dois y mettre des formes ou est-ce que je peux le raconter comme ça s'est passé ?

Il sut qu'elle l'avait quitté le jour où elle se remit à fumer.

Écoute, tu sais, je t'aimais.

Je me demande si un jour il s'interrogera, se dira, Après tout, elle ne demandait pas la lune, pourquoi l'ai-je laissée partir ?

Mon *dos* s'est soulevé, avait l'habitude de dire Viola Teagarden avec un petit tressaillement d'autosuffisance, de fierté et de plaisir, tête relevée, narines dilatées, dos légèrement redressé comme si elle avait reçu une faible décharge électrique à travers son fauteuil. Mon *dos* s'est soulevé. Non sans une certaine fascination, elle parlait aussi de ce qu'elle appelait « ma colère » comme si c'était un bien précieux et doué de vie, un taureau de race, par exemple, utilisé à des fins de reproduction,

ou comme un homme marié dirait « mon épouse » d'une très belle femme au caractère désagréable et imprévisible, mais beaucoup plus riche et jeune que lui. Leander Dworkin lui aussi, même s'il connaissait à peine Viola et, à vrai dire, la méprisait, éprouvait ce qu'il appelait « ma rage ». Par moments, sa rage ressemblait à une serre où s'épanouissaient de luxuriantes doléances imaginaires, parfois c'était son pouls qu'il prenait constamment pour évaluer s'il devait ou non être en colère, contre qui et à quel degré ; parfois c'était comme une source d'étonnement et de plaisir, ou simplement un cheval qu'on lancerait sur la lande au petit ou au grand galop. En temps de rage, rien ne devait venir le distraire ni le calmer. Même la flatterie, pour laquelle il avait un appétit énorme et sans discernement, déchaînait chez lui la fureur la plus noire. Quelques rares personnes se prêtaient à ce jeu. Ses amis. Inévitablement, c'était après l'un ou plusieurs de ces rares amis qu'il s'énervait – sur le coup, c'était une source de grande peine puisqu'il explosait en lâchant des mots aussi durs que capricieux, puis, durant le long intervalle de silence qui suivait, de soulagement.

Dans un premier temps, j'ai failli me rendre à Graham Island, seule.

Il se trouvait extrêmement beau et allait même jusqu'à le dire. Ses cheveux, qui lui arrivaient au niveau du col, tiraient sur le roux. Son front était dégarni ; ses yeux, qui clignaient sans cesse sur ses lentilles de contact, étaient du bleu le plus pâle. Même s'il n'était pas d'une laideur repoussante, la raison pour laquelle il croyait à sa beauté physique se résumait à l'élément suivant : il était grand. Leander Dworkin était le poète

de l'amplification. Willie Stokes était le poète de la compression. Tous deux enseignaient la poésie et écrivaient des romans à l'époque où nous étions étudiants en troisième cycle. Nous avons fait connaissance lors de deux séminaires improbables donnés par des hommes exceptionnels. Représentations du paradis, et Le son dans la littérature. Le premier traitait surtout des utopies littéraires ; le second, de l'allitération. Ces deux cours furent à ce point pris d'assaut en début d'année qu'il fallut sélectionner les étudiants selon des critères prouvant qu'ils possédaient un savoir particulier. Au paradis, cette année-là, nous avons eu un petit-fils issu de la communauté d'Oneida, une nonne, un adepte de la boîte de Skinner, des étudiants spécialistes de Rousseau, de la Constitution, de Faust et de Platon ainsi qu'un cobaye testant une toute nouvelle drogue, la psilocybine, pour le compte de deux jeunes professeurs de psychologie, Leary et Alpert. Du côté du son, je ne me souviens que d'un étudiant latiniste, pâle, les cheveux bruns, qui se balançait de manière continue sur sa chaise dès qu'il nous lisait des phrases allitératives glanées dans les classiques. Le murmure d'abeilles innombrables dans des ormes immémoriaux ; *l'insecte net gratte la sécheresse*. Alors que le semestre était déjà fort avancé, on nous demanda quel serait le sujet de nos mémoires respectifs, et ce jeune homme répondit qu'il voulait écrire sur le bruit des cadavres flottants dans la littérature. Ah, dit le professeur avec un certain enthousiasme, mais après une seconde d'hésitation, vous voulez parler d'Ophélie. Non, rétorqua le jeune homme, c'est le bruit de la mer que je veux.

Dans un premier temps, j'ai plutôt failli aller à Graham Island.

Tu ne vois pas que pour une femme, on en revient toujours à Schéhérazade.

En mille neuf cent soixante-quatre, la doyenne annonça au conseil d'administration que, d'un point de vue pratique – pour ce qui était des réunions, du sommeil, des repas, de l'électricité, des exigences de son emploi du temps et de celui des autres –, les étudiants avaient aboli la nuit.

« Brahms, dit-il pour expliquer à un collègue pourquoi il n'avait pas assisté aux concerts donnés sur le campus durant l'automne. Il n'y avait que du Brahms. En tout. Et pour tout. Huit. Machins. Que. De. Brahms. »

Nous avions beau être amis, je voyais rarement Leander Dworkin. Nous pensions que le téléphone préserverait mieux notre amitié. Il arrivait qu'on se parle tous les jours. Il arrivait qu'on ne se parle pas pendant un an ou plus. Mais le lien qui nous unissait, je crois, était moins orageux, et à certains égards plus intense que les relations que Leander entretenait avec les gens qu'il voyait. On laissait passer quelques années entre deux dîners, deux verres, ou deux simples visites. On se voyait alors seuls ou, plus rarement, avec la personne dont il partageait la vie et qu'il voulait me présenter. Un soir, alors que nous quittons le campus pour, je crois, aller manger des hamburgers, j'ai remarqué, au poignet de Leander, un assortiment de ficelles marron élimées qui s'effilochaient, pareilles à une menotte de corde abîmée. Leander m'a expliqué qu'il s'agissait d'un bracelet en poils d'éléphant que Simon, son amant, lui avait offert. Il s'effiloçait parce qu'il oubliait toujours de l'enlever, comme il était censé le faire, avant de prendre sa douche. Apparemment, les poils d'éléphant possèdent des vertus talismaniques.

Qui allaient lui porter chance. Ces bracelets coûtent cher ; on les paye au poil. Au cours de l'année suivante, Leander a écrit de nombreux poèmes et a finalement été titularisé. Lors de nos retrouvailles, des mois plus tard, le bracelet effiloché avait disparu. À la place se trouvait un bandeau d'or fin, solide et cylindrique qui contenait, ainsi que me l'a expliqué Leander, un poil d'éléphant. Quand je lui ai demandé ce qui était arrivé à l'ancien bracelet, il a dit, « Je l'ai perdu, je crois. Ou bien je l'ai jeté. » À une époque, Leander m'avait parlé au téléphone d'une femme, une artiste peintre qu'il avait rencontrée un après-midi en sortant de la gym et qu'il essayait d'introduire, en plus de Simon, dans son appartement et dans sa vie. La femme était amoureuse de lui, à ce qu'il disait. Elle était mariée à un baron de l'immobilier. Elle s'appelait Leonore. Il avait très envie que je la rencontre. Je savais qu'en plus de son goût prononcé pour les querelles, Leander aimait les triangles amoureux, les complications, tout ce qui ressemblait à un pot-de-vin. Mais j'ai regardé le bracelet et j'ai pensé à Simon, et je me suis dit, Leonore n'a pas froid aux yeux.

C'était d'un ennui, si tu avais vu, aussi rasant et répétitif qu'une valse, qu'une plainte de musique country sur un rythme de valse. Non, vraiment, c'était aussi abominable que du vin rosé.

Mais, en sortant de cette rue transversale, il n'y avait personne derrière moi alors pourquoi m'as-tu fait une queue de poisson si c'était pour rouler plus lentement que moi ?

C'était le début de soirée, en ville. La télé était allumée. Nous regardions *The Newlywed Game*. Le présentateur venait de demander à la candidate, une jeune femme originaire de

Virginie, Quel est le rongeur dont votre mari a le plus horreur ?  
« Le rongeur dont il a le plus horreur... », répondit-elle d'une voix traînante, sereine et sans hésitation. Oh, à mon avis, c'est forcément le saxophone. »

Il sut qu'elle l'avait quitté le jour où elle se remit à fumer.

Est-ce là que ça commence ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas où ça commence. C'est là que j'en suis.

Je sais où tu en es. Tu en es là. Et alors, elle l'avait quitté ?

Il avait fumé des années plus tôt, mais ne touchait plus à la cigarette quand ils se sont rencontrés. Donc elle a arrêté, comme font les gens quand ils sont amoureux. Ils se mettent à fumer, ou arrêtent, ou changent de marque de cigarettes. Comme font les gens pour être raccord au moins là-dessus. Longtemps après, elle s'est remise à fumer.

C'est donc là qu'il a su qu'elle l'avait quitté ?

Pas su, pas quitté. Ni sur le coup ni au début.

Pourquoi ne commences-tu pas par le commencement ?

Écoute, on peut commencer par le commencement, ou par il semble que, ou il était une fois.

Ou dans la ville de P.

Ou dans la ville de P. Sous la pluie. Mais je ne peux pas. Je ne sais pas faire ça.

Dans ce cas, il faut que tu mettes de l'ordre dans ton récit, tu sais, que tu lui donnes forme dans ton esprit avant de l'écrire.

Du moment où elle a su qu'elle allait le quitter, elle a semblé plus vieille. Elle a semblé perdre un peu de son éclat, comme lors d'un deuil ou une maladie, et c'était bien ça, d'une certaine façon. Lui. Eux. Écoute, je voudrais commencer efficacement,

si je pouvais, avec quelque chose de plus court. L'histoire du garçon, par exemple, qui ne criait pas au loup. Sauf que, vu les circonstances, on ne peut se faire aucune idée de cette histoire puisque le garçon, bien sûr, est mort.

Comme celui qui a crié au loup.

Exact, mais le mien a survécu plus longtemps.

Sans doute. J'imagine que oui. Il a su qu'elle allait le quitter le jour où elle s'est remise à fumer.

Tu comptes trop sur les non-dits, mon amour. Et le sourire ironique. Moi aussi je sais afficher ce sourire, et, avec les années, j'ai aussi appris ce qu'était le silence. En même temps que tes tics verbaux tels que *Se faire une idée de* et *Vu les circonstances*. Ce qui se passe, néanmoins, quand on est dans le non-dit, c'est qu'on se réveille un matin, ou non, plutôt en fin d'après-midi, et alors le problème ce ne sont pas les non-dits, mais c'est qu'il n'y a plus rien. Fini. Envolé. Je me souviens de ce mot, ce regard, cette légère inflexion, après tout ce temps. J'avais l'habitude de les accueillir, de m'y fier, de les déchiffrer comme des runes. Comme le signe qu'il existait une maison, un cantonnement, une civilisation là où nous nous trouvions. Je me retourne et me dis qu'en fait, j'y étais toute seule. À rassembler les traces discrètes et les signes. Comme une vieille fille qui a connu un jeune homme autrefois et qui ne cesse de s'imaginer ensuite qu'elle a perdu un *fiancé* à la guerre. Ou comme un vieux qui, des années plus tôt, a passé des mois en uniforme dans un avant-poste sinistre à mille lieues du premier pays avec une zone de conflit, et se souvient des camarades qu'il n'a jamais eus, morts à ses côtés dans des batailles qu'il n'a jamais livrées.

Hé ho, attends.

D'accord. Bien sûr, il y avait aussi une sphère publique.

J'y étais, à Montgomery, dans l'Alabama, par une journée d'été à la fin des années soixante-dix, quand le ministre de la Justice des États-Unis, lui-même originaire du Sud, s'est exprimé lors de la cérémonie où un juge de la région qui avait travaillé pendant plus de vingt ans, avec courage, humanité et dans un isolement quasi total à la cour fédérale de district, a été promu à la cour d'appel du cinquième circuit. Cette dernière, de même que celle de district sous la présidence du juge local, avait été une grande cour aux décisions respectueuses, honorables, claires et courageuses. D'ailleurs, le ministre de la Justice lui-même en a été l'un des membres pendant plusieurs années – bien qu'assez souvent en désaccord avec elle, à vrai dire. Ce qui ne l'a pas empêché d'être là, à la fin des années soixante-dix, lui le Vieux Bredouilleur ainsi que l'avait toujours surnommé l'épouse d'un des juges les plus distingués de la cour, assez bêtement et en son absence, mais oui, il était là, le ministre de la Justice des États-Unis, qui s'exprimait le jour où un grand juge du district avait été nommé pour devenir un grand juge de la cour d'appel fédérale. Il a mentionné le Ku Klux Klan. Il y a fait plusieurs fois allusion, au Klan. Chaque fois, il faisait référence à ceux qui le composaient, les membres du Klan qu'il prononçait *Clam*. Les *Clamsmen*. Aucun doute là-dessus, c'était bien comme ça qu'il le disait. Les *Clamsmen*. Cela ne portait pas atteinte au ministre de la Justice. C'est vrai, la femme du juge n'avait jamais trop apprécié sa diction. C'est vrai, dans les décisions les plus importantes de la cour, il avait très souvent été en désaccord. Mais de l'eau avait coulé sous les ponts. Il était venu parler en bien et faire honneur. Du coup, avec cette affaire de *Clamsmen*,

eh bien, il pouvait très bien s'agir de mollusques, de bivalves. Ou même de crustacés. Je me souviens d'une jeune radicale dans les années soixante qui traitait ses colocataires de supions de l'impérialisme.

Seul. Quel étrange éclat produit cet Enfin seul. Puisque, pour que tout héros de roman gothique, tout méchant de mélodrame, puisse être enfin seul, cela suppose traditionnellement une distribution d'au moins deux personnages.

Tu sais que je déteste ce genre de blague.

Moi aussi.

Un matin, au début des années quatre-vingt, Viola Teagarden engagea des poursuites auprès de la cour de l'État de New York contre Claudia Denny pour diffamation. Également appelés à comparaître en tant qu'accusés se trouvaient une chaîne de télévision publique ainsi qu'un présentateur de talk-show. Toute sa vie, l'avocat de Viola Teagarden, Ezra Paris, avait été un défenseur des droits civiques ; dans tous ses précédents procès, il avait été du côté de la liberté d'expression, de la liberté de la presse. *Teagarden contre Denny et al.* l'embarassait, parce qu'il n'avait pas de valeur légale et il le savait. Il trouva motivation au motif que, ainsi que Viola l'en avait persuadé, elle était triste, blessée, misérable et affolée. Il pensait aussi que, par amitié, il lui devait quelque chose. Le livre qu'elle venait de sortir lui était dédié. Mais son domaine de compétence avait toujours été le Premier Amendement, et il préférerait ne pas penser à celui qui payait ses honoraires assez considérables, Martin Pix, un jeune loup des médias, immensément riche, vaguement de gauche qui avait depuis peu accédé, yacht

et fortune sous le bras, au cercle fermé de Viola. Ce cercle, ainsi que j'en suis venue peu à peu à le comprendre, était une des organisations culturelles les plus importantes à l'époque.

Bon, attends, écoute. Tout ce qu'elle ne mentionnait pas parce qu'elle avait trop de classe pour le faire était des choses qu'il ignorait.

Justement, c'est le but. Je veux dire qu'on n'a pas besoin d'avoir beaucoup de classe pour ne pas parler de choses que l'autre connaît déjà.

À croire qu'il était né en présence du doute, de celui qui censure, de celui qui rit des choses sérieuses, de celui qui ne rit pas au spectacle d'un comique, en présence de l'interlocuteur volubile qui met en garde contre des lieux sans danger, de celui, réticent qui indique le chemin vers un lieu où personne n'est en sécurité. L'inhibition venait toujours dans la foulée du premier élan. Accrochée au sabot du pur-sang arabe de la pensée, de la réputation ou du sentiment, restait toujours cette question délicate : tout cela est-il bien vrai ? Le moins grave dans cette histoire a été le gâchis d'énergie et d'attention, d'avoir dû sans cesse être sûr et certain, d'avoir laissé filer les moments de haute potentialité, de n'avoir presque jamais pris d'initiatives, d'avoir toujours dû légèrement minimiser les choses et les justifier au-delà du nécessaire.

Attends, attends, attends, attends. Est-ce que tu ne pourrais pas éviter, d'un côté la surcharge, la réflexion trop compliquée, et de l'autre, l'exploration vaine de ce désert de caillasse infini et désolé qu'on appelle la Case Départ ?

Qu'es-tu donc, une espèce d'anti-claque ?



